

Les secrets du lis des champs

Azariel était un jeune homme riche. A Jérusalem, la Cité sainte, à Tibériade, belle ville bâtie à la romaine par Antipas, il possédait de splendides demeures. Dans l'austère Judée, dans la gracieuse Galilée, il comptait des fermes nombreuses et d'agréables maisons des champs. Des serviteurs s'empressaient pour satisfaire ses moindres désirs. Il était jeune, il était beau, il était instruit dans les saintes lettres et capable de discuter avec les anciens d'Israël. La culture grecque et la culture latine ne lui étaient pas étrangères. Il aimait l'art, la nature, l'éloquence et les sages pensées des philosophes. Tous l'aimaient, car il était bon...

Cependant Azariel n'était pas heureux.

— Pourquoi es-tu triste ? lui demanda un jour le doux vieillard qui l'avait élevé. Tu n'as plus ton père et ta mère, c'est vrai, mais tu les connus à peine. Ils ne peuvent manquer à ton bonheur. Vois, l'or afflue dans tes coffres, tes troupeaux innombrables couvrent les prairies vertes, le grain abonde dans tes greniers, de somptueuses demeures sont prêtes à te recevoir dans les lieux les plus enchantés de la terre. Quand elles te voient passer le long des routes, les belles filles de Judée qui puisent l'eau aux fontaines te suivent d'un long regard d'admiration et de tendresse. Que te faut-il encore, que désires-tu de plus... Ton cœur est vide parce qu'il est sans amour... Aime !

— Aimer, reprit Azariel, non, je ne puis aimer, je suis trop riche ! Toutes les jeunes filles seront attirées par l'espérance de mes grands biens. C'est pour moi que je veux être aimé, non pour mon or... Toutes m'accepteront avec joie pour leur époux, mais saurai-je jamais si elles aiment mes richesses ou si elles aiment Azariel ?...

— Le vieillard soupira :

— Jadis, tu n'étais pas ainsi, fit-il. Jamais l'aurore ne fut pleine de plus de joie et de plus d'espoirs que ne le fut ta radieuse adolescence, mon fils. Tu étais studieux, tu étais grave, tu observais avec un soin pieux toutes les prescriptions de la Loi. Mais on sentait ton âme enthousiaste et pure chanter sur tes lèvres.

Tes yeux brillaient d'un feu caché. Par instants, il me semblait qu'un rêve intérieur te soulevait de terre, t'emportait d'un élan que je ne pouvais comprendre au-dessus des choses de ce monde.

— Jadis !... Jadis !... murmura Azariel d'une voix étouffée.

Des larmes brûlantes inondèrent son visage. Il s'en fut à pas précipités, cherchant l'ombre et le silence dans la solitude de ses jardins.

— Jadis ! Jadis ! répétait-il avec désespoir.

Et il revoyait la grande minute de sa vie, celle qu'évoquaient sans cesse dans sa mémoire ses regrets et ses remords.

Il y avait cinq années de cela. Il était alors aux confins de la Judée, au delà du Jourdain, et depuis des jours, depuis des mois, il suivait, perdu dans la foule anonyme des disciples, Jésus de Nazareth, le doux prophète de Galilée.

Il l'avait entendu un jour, au bord de la mer de Tibériade, prêchant au peuple, sur une barque amarrée au rivage. Et son âme, en entendant les secrets de cette sagesse sublime, s'était fondue d'enthousiasme et d'extase, et il avait suivi Jésus au sommet des montagnes, dans l'ombre des figuiers, parmi les plaines vertes et jusque dans les déserts arides.

Douces semaines de sa vie ! Jamais il n'en avait connu de meilleures ! Le ciel était pur, la nature souriante semblait recueillie et pieuse comme un temple. Jésus passait, âme de prophète, qui faisait parler cette nature auguste. Et les tiges de blé s'inclinaient sous ses paroles, et le roseau tremblant se redressait au bord des eaux, et le cep de vigne étendait au soleil ses racines noueuses, et la fleur des vallées s'ouvrait, humide de rosée, effleurée par l'aile légère des oiseaux du ciel.

Mais, ce jour-là, ce grand jour de sa vie, quelle séduction merveilleuse le Maître avait exercée sur son cœur ! Sans doute, il était gagné depuis longtemps, mais il n'osait s'approcher de Jésus. Il restait en arrière, auditeur attentif et timide, quelque peu effrayé par la rudesse de Céphas et de ses compagnons.

Or, devant lui, Jésus avait attiré à lui les petits enfants. Il les avait bénis, il les avait embrassés, et, vaincu par le charme délicieux de cette scène, conquis par l'aimable tendresse du rabbi, Azariel était tombé à ses genoux, osant dire enfin :